

Présentation

Tizi-Ouzou et la Kabylie : mutations sociales et culturelles

Ce numéro d'*Insaniyat* est centré sur une ville algérienne moyenne sur laquelle ont porté beaucoup de travaux universitaires, mais sans grande visibilité. Il explore, à travers les différents articles, les aspects touchant aux questions de l'organisation sociale, de la modernisation et de la production symbolique de Tizi-Ouzou et de sa région.

La ville a eu une destinée inattendue si l'on se fie à son histoire et une extraordinaire expansion urbaine et démographique qu'elle doit principalement à une très forte modernisation par le haut entamée au pas de charge dans les années 1970, avec la politique des plans spéciaux de développement inaugurés à partir de 1968.

Si on observe attentivement une carte postale des années 1950/1960 de cette ville, qui est aujourd'hui la « capitale kabyle », on ne peut s'empêcher de penser que le boom des années du tout-État a renversé les destinées de ce modeste bourg de colonisation.

A priori, Tizi-Ouzou n'aurait qu'une histoire relativement dépouillée si, en effet, nous la comparons à Béjaïa, Tlemcen, ou même à son ancienne rivale sur la côte kabyle à l'ouest, à savoir Dellys. Cette dernière disposait de bien plus d'atouts que Tizi-Ouzou de par une histoire marquée par différents contacts (romains, turcs, ...) et surtout un potentiel économique important (riches activités portuaires, plaines intérieures fertiles après le lancement du vignoble dans les années 1890).

La colonisation française a, jusqu'à 1871, centré le commandement militaire de la Kabylie sur cette ville (Subdivision de Dellys). Le déclin de celle-ci est particulièrement frappant dès la fin du XIX^e siècle. Inexorable, il ne sera jamais démenti jusqu'à aujourd'hui. Les quelques programmes réalisés durant la décennie 1970, la pâle image qui subsiste de son caractère balnéaire, le Lycée technique d'État qui attirait l'attention, n'ont pas suffi à impulser une dynamique¹ comparable à celle de Tizi-Ouzou ou de certaines petites villes de montagne comme Ain-El-Hammam ou Azzazga. La plaine de Dellys reste, sans aucun doute, la moins rongée par la marée d'urbanisation à l'inverse du couloir du

¹ Dellys possède, contrairement à ses voisines côtières de l'Est (Tigzirt et Azzefoun), une activité de pêche avec un corps de métier assez bien reproduit dans le temps. L'État a essayé de donner une impulsion à ce secteur au début des années 1980.

Sebaou vers l'Est surtout. Le début de la conquête de positions fortes par les islamistes, dès 1988/1989, accentue une image sinon d'austérité, du moins de renfermement sur soi qui se dégage, lorsqu'on peut traverser cette plaine. Sa concurrente, Tizi-Ouzou, après une période assez incertaine, au début de l'occupation coloniale, va au contraire bonifier sa position de verrou dans le centre de la trouée du Sebaou, et ce, après l'insurrection de 1871. Ce bourg de colonisation rattrape son retard rapidement et, dès le premier tiers du XX^e siècle sa destinée, en termes de rayonnement sur l'arrière-pays, commence à s'affirmer.

Du modeste bourg à la ville moyenne actuelle, il a fallu bien plus que les investissements importants du plan spécial de 1968 et des plans suivants. En effet, la renommée de la ville doit beaucoup au tournant des années 1980, à son rôle de place centrale de la contestation identitaire et politique. Les événements du mois d'avril 1980 ont eu comme espace privilégié la ville de Tizi-Ouzou. Les émeutes ayant suivi immédiatement l'occupation des lieux de la contestation par les forces de l'ordre (université, hôpital, établissements économiques...) ont été animées, en plus des habitants de la ville, par des villageois qui l'ont submergée, du 20 au 24 avril 1980, et commis des actes de dégradation importants. L'intensité des affrontements dans la ville contrastait avec ceux, moins denses, en milieu rural et dans les petites localités de montagne. De plus, les noyaux dirigeants de la contestation sont localisés à Tizi-Ouzou et, chemin faisant, articulés avec des instances de gestion villageoises qui refont surface après une longue période d'absence. La jonction entre la contestation urbaine et les villages se fait par le biais particulièrement des étudiants et des travailleurs astreints à un mouvement pendulaire quotidien. La ville de Tizi-Ouzou, qui était pendant la période coloniale un espace traversé et d'une légitimité moins affirmée pour l'arrière-pays, se requalifie comme espace d'expression politique. Il ne fait pas de doute que la ville porte lourdement pendant un moment cette image de place politico-administrative de contrôle de la région ; d'autant qu'elle reste relativement peu connue pour les Kabyles de la montagne qui la traversent ou qui la fréquentent occasionnellement pour des raisons économiques ou administratives.

Sa requalification en tant que ville capitale régionale est très lente à se dessiner et à se consolider dans les années 1990, la micro-urbanisation de montagne avec l'émergence de petites villes dynamiques, notamment sur le plan commercial, semble sinon contester cette prédominance, du moins l'atténuer et redéployer sensiblement les flux autour de ces petits centres urbains. Cependant, il serait difficile de comprendre l'intrication entre la ville et son arrière-pays montagneux, particulièrement vers l'Est, sans

considérer l'université de Tizi-Ouzou ouverte en 1977/1978. Les événements de 1980 montrent de façon évidente, les liens qui se tissent à partir de ce jeune centre universitaire, devenant au fil de la décennie 1980 un catalyseur de la contestation affirmant le rôle central de la ville dans sa région.

À la faveur des événements des mois d'avril et mai 2001, il est possible de déceler des indices qui montrent que le poids symbolique de l'université accuse un recul. Si Tizi-Ouzou représente toujours l'espace de médiation entre le central et le local, les localités de l'intérieur montagneux lui disputent sa prédominance symbolique. Le poids relatif des comités de quartiers de la ville et de l'université dans l'organisation de la contestation est sans commune mesure avec le rôle primordial qu'ont joué en 1980, l'université et la ville comme espace principal d'expression et de contestation.

C'est Béjaïa qui reproduit une démarche comparable à celle de Tizi-Ouzou en 1980, puisque la coordination des villages est pilotée par le comité de l'université ; tandis qu'à Tizi-Ouzou l'articulation entre université et villages sur le plan organisationnel a échoué¹. Ainsi, la mobilisation estudiantine du 20 mai 2001 a précédé celle, des comités villageois organisée le lendemain où, les étudiants se sont individuellement fondus dans la marche. Cette situation témoigne, à notre sens, d'un retournement vers l'intérieur de la Kabylie qui est non seulement d'ordre symbolique mais d'ordre économique et social qui se dessine depuis le début des années 1990.

L'article de Saïd **Doumane** retrace l'histoire « d'un col » (Tizi signifie col, Ouzou désigne les genêts) et son urbanisation. Il montre comment ce col qui va abriter un bordj turc puis un village de colonisation donnera naissance après 1962 à une ville dont la dynamique sera articulée sur une concentration des investissements tant industriels que de services. Mais, l'auteur souligne, aussi, qu'en réalité Tizi-Ouzou a, en quelque sorte, monopolisé le gros des ressources destinées à la région de Kabylie. Point important pour l'auteur, l'université qui a, malgré son éclatement en plusieurs pôles, impulsé une dynamique culturelle et politique à travers les événements de 1980.

L'ampleur, d'une ville qui explose dans les décennies qui suivent 1980, est analysée dans les articles de Mohammed Saïd **Lakabi** et Nadia **Djelal**, Mohamed **Laïche** et Mouloud **Sadoudi** et Dahbia **Akkache-Maacha**. Le premier explore l'espace emblématique de l'urbanisation des

¹ L'initiative prise par l'université de réunir des comités de village et le comité de suivi de l'université, le 8 mai 2001, n'a pas débouché sur une mise en place d'un organe de coordination mixte.

années 1970 à savoir la Z.H.U.N.-sud ou Nouvelle-Ville. Tout en soulignant les problèmes posés par les extensions hétérogènes de cette zone urbaine nouvelle, les auteurs analysent les modes d'appropriation pour relever à la fois des mutations dans le rapport à l'espace et en même temps des permanences attestées par la reconduction de « schémas traditionnels » structurant les conduites habitantes. Le deuxième article met en perspective la question centrale d'une expansion tentaculaire de la ville dans un contexte plus marqué par un épuisement du foncier urbain. La ville, notent les auteurs, « *s'engouffre dans la moindre brèche* » avec une prédilection pour la trouée du Sebaou vers l'est et l'ouest qui est aussi le tracé de la route nationale 12.

Cette forte explosion urbaine et le statut de pôle régional de la ville de Tizi-Ouzou sont principalement matérialisés par des flux de grande densité ; d'une part, des mouvements pendulaires au niveau de la région et, d'autre part, des déplacements à l'intérieur de la ville. C'est cette problématique des mobilités et des moyens qu'examine l'article de Dahbia Akkache-Maacha.

Quittons la ville de Tizi-Ouzou pour sa région directe : la Kabylie du Djurdjura. La modernisation est au cœur de deux articles : ceux de Abdenour **Ould Fella** et de Hamid **Chaouche**. Le premier traite de la région du Djurdjura, des recompositions de l'assemblée de village avec l'irruption dans l'espace public villageois d'une génération de jeunes à qualification scolaire haute qui pousse à la modernisation des *tajamaat*. Le « tsunami » provoqué par les événements de 2001 « fragilise » l'autorité des comités de villages qui se refondent en s'affranchissant des loyautés politiques et des tensions qui en découlent. Au-delà de la richesse des matériaux, l'article de Abdenour Ould Fella est intéressant comme exemple d'une pratique ethnographique de terrain nécessaire pour des accumulations pouvant ensuite nourrir des comparaisons puis des conclusions plus générales à l'échelle d'une région comme la Kabylie.

Avec la même approche méthodologique, Hamid Chaouche fait le point à l'échelle d'un autre village kabyle (Attouche) de la scolarisation entre 1958 et 1999. Si la dimension actuelle fait défaut, l'auteur nous édifie sur les effets d'un vecteur important de modernisation dans une zone montagneuse kabyle. Si de son point de vue l'essentiel de la scolarisation est le fruit de l'Algérie indépendante, le rendement scolaire lui semble insuffisant sans pour autant occulter le fait que cette école de Attouche a produit un encadrement endogène significatif.

Modernisation, dont plusieurs facettes sont déclinées dans les deux premiers volets de ce dossier, n'exclut pas des permanences au plan symbolique, culturel et religieux. Permanence ne signifie pas inertie, car,

en effet, comme le souligne Fatiha **Tabti-Kouidri**, la chanson kabyle des années 1990, en pleine tumulte, va porter l'affirmation identitaire et la mémoire qui la soutiennent dans des registres tenant de la modernité.

Pour sa part, Nacer **Aït Mouloud** nous rappelle le poids des rites de passage dans la socialisation et examine en particulier le rite de l'insertion par la fréquentation du souk. Enfin, Mohamed Brahim **Salhi** analyse le poids de l'identitaire et de sa formulation dans la fabrication des représentations religieuses dans le cas de la Kabylie.

On lira, par ailleurs, avec intérêt, la contribution de Mustapha **Haddab** qui fait une lecture de l'itinéraire et du profil du militant réformiste Mohammed Salah Ramadhan qui n'est pas un « ténor », mais qui porte bien au-delà des années 1950-1960 des convictions affirmées héritées des moments fondateurs de l'islach algérien.

Quant à Hassan **Nsiri**, son article, dans la vaine d'une approche sur le local, analyse la question du foncier et des équilibres socio-économique d'une localité tunisienne devenu célèbre ces deux dernières années.

Ce numéro n'a pas naturellement épuisé les questions relatives à l'histoire et à la sociologie de la ville de Tizi-Ouzou et de la Kabylie, il faudrait bien plus que l'espace qu'offre ce numéro. Il ouvre néanmoins, de nouvelles perspectives de recherche et présente des indicateurs utiles pour d'autres élaborations et publications.

Mohamed Brahim SALHI